

Brèves

Qu'est-ce qu'un homme de vérité ?

Jean-Luc Giribone

Indigène, 2017, 64 p., 5 €

Dans l'esprit de Balthasar Gracian qui écrivait au XVI^e siècle des traités sur des types humains (l'homme politique, l'homme de cour, le héros...), et dans le sillage – autant littéraire que philosophique – des moralistes, Jean-Luc Giribone se penche sur le cas d'un célèbre personnage de théâtre, l'Alceste de Molière, un misanthrope. Celui-ci est obsédé par la vérité qu'il ne cesse d'exprimer à tout moment « *en toute sincérité* » à ses proches et à même à Célimène qu'il aime. Il ne cesse de dire ce qu'est la vérité, ce qu'il croit être la vérité, sa vérité, ce qui lui vaut un procès qu'il va perdre et l'obligera à quitter la cour pour vivre dans le désert. Ce désert n'est pas un lieu de perte mais une « *croisée de chemins* » car Alceste, le diseur de vérité, ne peut survivre s'il y a quelqu'un à qui il peut s'adresser. Et J.-L. Giribone l'imagine « *continuant à fulminer dans sa solitude, incapable de changer, à l'écoute de Radio-Versailles qui lui donne, non sans grésiller car la modulation de fréquence passe mal dans le désert Radio-Versailles, des nouvelles de la Cour* ». Le personnage de Molière permet à J.-L. Giribone de saisir le

ressort existentiel de celui qui n'est justement pas un homme de vérité. Et pour cause : « *Il fait de la vérité un absolu et ne se rend plus compte que, dans cet absolu, l'expression est relative* » ; il dit le vrai de telle manière qu'il ne s'adresse plus à personne et oublie ses interlocuteurs (et d'abord Célimène) ; il ne sent pas la dimension plurielle de l'échange de paroles qui exige d'admettre que personne n'a tout à fait tort ni tout à fait raison, et que la « *coexistence des contraires* » est le ressort de nos existences. Si Alceste est un mauvais exemple, un contre-exemple, où trouver alors notre homme de vérité ? Comme J.-L. Giribone est éditeur de métier, il ne faut pas s'étonner qu'il puise ses réponses dans les auteurs qu'il a publiés. D'où des réflexions sur le « *moi* » du diseur de la vérité qui évoquent la psychanalyse ou le zen, d'où les références à Austin et à Bateson dans le domaine du langage. « *Le moi est donc, dès le départ, construit devant et pour les autres – et je suis à jamais, passionnément lié à cette instance où je m'aliène. Tous les Alcestes, passés, présents et à venir, témoignent de cette passion. Leurs paroles et leurs actes sont limités pas le narcissisme où leur authenticité s'englue.* » Paradoxe de cet *ego* devenu personnage de théâtre chez Molière qui ne s'adresse à personne tout en ayant besoin des autres pour « *réagir* » comme dans un cercle

vicieux. À ce stade où J.-L. Giribone a laissé voir sur scène celui qui n'est pas un homme de vérité, il se tourne à nouveau vers la scène de théâtre afin d'explorer le métier de comédien, en s'appuyant sur des metteurs en scène, Jerzy Grotowski et Peter Brook. Dans de belles pages, la réflexion sur le théâtre et l'art du comédien révèle l'homme de vérité : celui-ci, au-delà des sempiternels débats entre Diderot le paradoxal et l'Actor's Studio de Lee Strasberg, doit être un autre sans jamais cesser d'être soi (« *La capacité de l'acteur ne consiste ni à ressentir psychologiquement ce qu'il est en train de jouer ni à ne pas le ressentir – elle est de le performer avec son être, son corps, sa parole.* »). Le comédien est doublement confronté à l'autre qui est un personnage à jouer, à re-présenter, mais aussi à un public avec lequel il n'est pas dans un « *face-à-face* ». Cette présence du public pour l'homme de vérité qu'est le comédien lui évite de se perdre dans une relation d'aliénation à l'autre (les gens de cour ou Célimène) et d'inscrire la vérité dans un mouvement artistique, dans une mise en scène. Cela conduit au final J.-L. Giribone à critiquer verbalement la doxa contemporaine, celle des médias qui ne médiatisent plus et de la nébuleuse de la communication aveuglante de toutes les Radio et Télé-Versailles, une gangue qui entrave le mouvement de la vérité et le surgissement d'hommes de vérité. Entre

épistémè et doxa, le *doxaïein*, entendu comme le « *vraisemblable* » et le « *tenir-pour-vrai* », est valorisé par la pensée, d'Aristote à Ricœur ; reste à le mettre en scène existentiellement dans des types d'homme. C'est ce que réussit dans ce court traité J.-L. Giribone qui reprend, lui qui connaît l'art de l'édition, la magnifique phrase de Balthasar Gracian : « *La vérité est dangereuse, mais l'honnête homme ne peut pas ne pas la dire : c'est là qu'il faut de l'art.* »

Olivier Mongin

Dromomanies

Joël Cornuault

Bleu autour, 2018, 128 p., 13 €

Ces dix-neuf courts textes contiennent chacun une situation particulière mais tous relèvent d'un *déplacement*, d'où le titre, qui ne renvoie pas à « *dromadaire* » comme un facétieux lecteur pourrait l'imaginer, mais à *dromos*, qui en grec signifie « *course* ». Cette « *maladie du vagabondage* » sur laquelle le docteur Régis s'attarda en 1910 dans *La Dromomanie de Jean-Jacques Rousseau*, l'auteur en perçoit quelques symptômes le concernant. Rien de grave pour autant ! Au contraire même, cela nous vaut ces confidences, admirablement ciselées, d'un dromomane qui voudrait bien contaminer ses lecteurs... Avec une érudition discrète, mêlant un souvenir d'enfance (il est admiratif

de son père qui connaît le nom des bois dont sont faits les meubles mais regrette qu'il n'ait jamais construit une cabane avec lui) à une référence littéraire (André Breton, Jules Romains, Jean Cayrol, Élisée Reclus...) ou à une appréciation d'un prétendu « progrès », dont notre société « innovante » a le secret, Joël Cornuault renouvelle les « choses vues » d'Hugo en les dotant d'un fond philosophique – sans jargon, que le lecteur se rassure... Plusieurs de ces textes s'attardent sur des problèmes de traduction – il est vrai que l'auteur a traduit Andrew Jackson Downing, John Burroughs, Kenneth Rexroth et quelques autres. Ainsi, Thoreau n'aurait pas utilisé le mot *ecology* comme l'écrit son éditeur, Walter Harding, qui confesse s'être trompé, ayant pris le *g* de *geology* pour un *e*, ce qu'on continue pourtant à faire croire. Il est dommage que la suggestion de Vidal de La Blache de traduire *scenery* par « scénerie » n'ait pas été retenue... La pluie, la tombée du jour, les chemins ombragés, les premiers flocons, en ville comme à la campagne, nourrissent les rêveries que l'auteur ne se prive pas d'effectuer et de nous raconter. Il revendique un noctambulisme, qu'il emprunte à Thoreau, tout comme il dénonce les zones réservées aux piétons : « *Obéissant à une esthétique développée selon une charte visuelle unique, entièrement indifférente au terrain et à l'histoire, aussi lisse et uniforme que celle d'un*

hypermarché, et banalisant la physionomie de la ville, ces interchangeables rues piétonnières, généralement propres, ne remplacent pas une ville de piétons. » Il réclame un peu de « *négligé* » ! Joël Cornuault est un regardant exemplaire des choses de la ville comme des choses de la nature (ô combien malmenée par les humains) : « *L'opposition qui est communément dressée entre l'amour de la nature sensible et la rêverie substitutive la plus libre, ou entre les yeux physiques et les yeux de l'imagination, se trouve résolue dans l'indivision et la continuité. Les deux pays s'interpénètrent. Lorsque le sentiment d'harmonie et d'unité se brise contre le paysage extérieur, lorsque l'osmose n'est plus possible, que l'imagination s'empare du relais ! Il faut prendre au pied de la lettre le malicieux Léon-Paul Fargue quand il disait avoir vu pousser la tour Eiffel.* »

Thierry Paquot

Mon frère, Jack Kerouac

Adrien Le Bihan

Le temps qu'il fait, 2018, 144 p.,

16 €

L'érudition est subtilement distillée au point de disparaître derrière une écriture personnelle non dénuée de facéties, ainsi le sérieux de l'étude est-il dissimulé sous la réjouissance des propos. L'auteur, adepte du *gai savoir*, comme il l'a prouvé dans *Rue André Gide* (Cherche Bruit, 2003) ou *James Joyce*

travesti par trois clercs parisiens (Cherche Bruit, 2011), mène une enquête qui entremêle l'autobiographie à la biographie de Jack Kerouac (1922-1969). En effet, ce dernier se prétend breton et vient même en France pour traquer ses ancêtres, les Le Brice de Kerouac. Ses parents sont des Québécois ayant migré aux États-Unis, son père est imprimeur, et le jeune Jack parle d'abord joyal, puis anglais, langue dans laquelle il va écrire son œuvre, excepté un manuscrit de jeunesse rédigé en français. Bien que marseillais, son père travaille sur les paquebots, Adrien Le Bihan est d'origine bretonne, peut-être est-il apparenté aux Kerouac ? Aussi cherche-t-il les vraisemblables interférences entre sa lignée et celle de l'auteur de *Sur la route*. Cela nous vaut un double récit se lisant comme une quête d'identité où la fiction joue son rôle de déclencheur de situations souvent rocambolesques et toujours littéraires. Adrien Le Bihan connaît son Kerouac sur le bout des doigts, traduit des extraits inédits en français, présente les amitiés (avec Edie Parker, Neal Cassady, Carolyn Cassady, Allen Ginsberg, William Burroughs...) du créateur de la *beat generation* ou « *génération fatiguée avachie, foutue* » (formule que l'on trouve en 1948 et qui fait écho à la précédente *lost generation*), décode les noms des personnages (réels) de ses romans (grandement autobiographiques), visite ses lieux

de prédilections (San Francisco, Tanger, Paris, Marseille et aussi Baltimore), lit certaines de ses références tenaces (*Voyage au bout de la nuit* ou *Les Mystères de Paris*) et tente de cerner la personnalité, ô combien chahutée, de ce clochard céleste. La route et la mer sont parcourues dans tous les sens par cet insatiable errant : « *la mer ne fait pas de phrases* », note-t-il fiévreusement, ou encore « *Nous devons rouler comme roulent les vagues* », « *“On est tous cachés, mange/le silence”, dit les poissons/ de la mer* »... « *Quelques mois avant sa mort*, rapporte Adrien Le Bihan, *pour son neveu par alliance Nick Sampas, il signe : “Jacky Jean-Louis Lebris de Kerouac’h of Meslan, Cornouilles (sic) Finistère, Bretagne Comte Héritaire, ou Roi, de Cornouaille Prince Noir Phbht” et couronne sa guirlande du mantra “Namo Amithaba Bouddha”.* » Ce caractère breton lui est chevillé au corps, il est aussi une clé pour entrer dans son œuvre.

Thierry Pacquot

**Quand les statistiques
minent la finance
et la société.**

**Risque, responsabilité
et décision**

Sylvestre Frézal

*L'Harmattan, 2018, 162 p.,
17,50 €*

Du point de vue de l'assuré et de celui de l'assureur, la contingence d'un même événement prend une réalité tout à fait différente. L'assureur sait que telle proportion de ses clients subira tel dommage, et peut donc construire ses tarifs en conséquence. Pour l'assuré, en revanche, l'événement est aléatoire : impossible pour lui de donner du sens au profil de risque que lui attribue l'assureur. Cette asymétrie entre assureur et assuré se retrouve à divers degrés dans les domaines judiciaire, financier et économique. Pourtant, économistes et financiers ont tendance à souvent confondre *pluralité* et *aléa*, qu'ils agrègent sous le nom de « risque », et qu'ils décrivent à l'aide d'un même outil : celui des statistiques, des distributions de probabilité et de l'espérance mathématique. Représenter l'aléa par le même outil que la pluralité est un leurre que Sylvestre Frézal propose de déconstruire et d'en exposer les conséquences sociales. Pour le décideur public, pour le chef d'entreprise, les statistiques, en quan-

tifiant l'aléa, rassurent : elles donnent l'illusion de réduire l'incertitude, de donner des éléments tangibles dans la prise de décision. En face, l'expert vit grâce à la demande qui est adressée à son savoir-faire. Expert et décideurs se convainquent que l'analyse statistique vaut mieux que l'absence d'analyse. Pourtant, l'outil statistique ne fournit pas toujours une information pertinente pour la prise de décision face à une situation d'aléa, mais dédouane le décideur d'une partie de la responsabilité de sa décision, puisqu'il la fait reposer sur des éléments en apparence objectifs, un algorithme, seulement compliqué par la difficulté de prendre en compte l'information pertinente. Face à cette vision réductrice, Sylvestre Frézal cite le sociologue Andreu Solé, pour lequel la vraie nature de la décision réside dans l'interprétation que le décideur se fait du monde parmi le champ des aléas : la décision relève de la liberté d'analyse. Chargé d'identifier et de trier entre scénarios possibles et impossibles, le décideur pare à certains aléas et en néglige d'autres pour enfin choisir une action. Cet essai érudit, émaillé de citations et d'anecdotes originales, plaisant à la lecture, convaincant et stimulant, suscite une réserve : l'auteur oppose pluralité et aléa, comme si les situations relevaient toujours clairement d'une catégorie à l'exclusion de l'autre. À la pluralité correspond l'outil

statistique, tandis que l'aléa appelle à une nouvelle théorie de la décision. Or rares sont les décisions qui ne relèvent pas à la fois de la pluralité et de l'aléa. La théorie de la décision en situations d'incertitude doit reconnaître leur dimension plurielle, et donc la pertinence relative de l'analyse statistique.

Arthur Silve

***Les Fantômes
du vieux pays***

Nathan Hill

Trad. de l'anglais (États-Unis)

par Mathilde Bach

Gallimard, 2017, 720 p., 25 €

Nathan Hill entre dans le roman en frappant un cocktail détonnant de vérités et de mensonges, de politique et d'affaires intimes. Un gouverneur candidat aux élections présidentielles est agressé par une femme. Les médias s'emparent de l'histoire. Une vidéo fait le tour du pays. L'assaillante est surnommée « Calamity Packer ». Son fils (romancier en herbe, à tous les sens du terme...) est loin de se douter de ce qui se passe : il est trop occupé à jouer en ligne et ne se soucie guère de sa mère qui l'a abandonné depuis longtemps. L'éditeur de son roman veut alors le poursuivre en justice. Pour sauver les meubles, il propose à l'éditeur de reconstituer la vie de cette calamité de mère. Ne sachant rien

sur elle, il commence son enquête. De la Norvège des années 1940 au Midwest des années 1960, des émeutes de Chicago en 1968 au New York d'après le 11-Septembre, l'auteur crée une fresque qui a l'odeur du bitume autant que des champs de maïs. La prose de Hill est pleine de verve pour animer les efforts et les surprises d'un héros quelque peu abasourdi. Celui qui voulait insulter une mère considérée comme hippie radicale et enseignante prostituée ne va pouvoir embrayer sur la vindicte populaire. Cela permet à l'auteur de dresser un portrait cruel, tragique et burlesque de son pays tout en montrant parfois qu'il y fait bon vivre. Tout y est intelligent et drôle, de bout en bout, entre grande et petite histoire.

Jean-Paul Gavard-Perret

Chroniques de Floréal

Louis Guilloux

Héros-Limite, 2018, 208 p., 20 €

L'auteur du *Sang noir* (1935) fait ses gammes. Celui qui sera un styliste aussi engagé qu'impitoyable de Paris regarde Saint-Brieuc avec humour en y relevant deux défauts : la ville est trop petite et elle est surtout sa cité natale. Quant au tourisme naissant, l'auteur y voit un sport (inventé par les Anglais) qui possède le défaut de ne pas être individuel plus que de

masse. Le chroniqueur va par sauts et gambades à travers les sujets pour un petit journal qui ne restera peut-être dans les annales littéraires que par sa signature, *Floréal, l'hebdomadaire illustré du monde du travail*, et qui permet à l'auteur de survivre (en plus de ses travaux de traducteur) et de se faire les dents non sans persiflage : les oubliés que sont Émile Bergerat et Alphonse Karr en font les frais mais l'auteur est l'un des premiers à remarquer le talent de l'Argentin Roberto Arlt. On découvre la capacité de poète (en prose) de l'auteur, fort en flânerie et en ironie. On retient de ces textes de jeunesse la liberté, l'indépendance de celui qui traverse en promeneur ailé les normes esthétiques du début des années 1920. Guilloux n'est guère sensible aux mouvements littéraires d'avant-garde et il préfère tramer pour un lectorat populaire une écriture claire et précise afin d'animer l'existence de celles et ceux qui peuplent son bestiaire humain. Il garde une indignité griffue et hybride : il frappe au-delà des segmentations politiques avant de se lancer dans le grand bain romanesque.

Jean-Paul Gavard-Perret

Une autre fin du monde est possible.

Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)

Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle

Seuil, 2018, 336 p., 19 €

Après *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil, 2015), Pablo Servigne et Raphaël Stevens reviennent nous parler de collapsologie avec Gauthier Chapelle dans ce nouvel ouvrage au sous-titre évocateur. Réchauffement de la planète aux conséquences irréversibles, extinction de masse... cette fois, l'effondrement n'est plus une hypothèse ; il aura bien lieu. Mais l'horizon se trouve au-delà : il ne s'agit plus de prévenir l'effondrement, mais de s'y préparer en s'extrayant de notre matrice de pensée actuelle, en réinventant notre manière de *faire société* et ainsi donner un sens à ce siècle tumultueux. Nous devons opérer un changement de posture radical, faire « *un pas de côté* » – et cela passe par le deuil de notre civilisation thermo-industrielle – et apprendre à mourir « *non pas en tant qu'individus, mais en tant que civilisation* ». Dès lors, la réponse à la peur légitime des bouleversements à venir n'est pas l'espoir ni l'optimisme, mais le courage. Le courage de changer radicalement de regard sur le monde en décloisonnant la pratique des sciences.

Le courage de remettre en cause les mythes fondateurs de notre pensée scientifique actuelle et de recréer de nouveaux récits. Et le courage de lancer un immense effort de guerre, comparable à ceux que les Alliés ont pu produire pour se défaire de l'Allemagne nazie. Néanmoins, la collapsologie ne suffit plus. Dépassant leurs rôles de scientifiques, les trois co-auteurs énoncent alors ce qu'ils proposent d'appeler la « *collapsosophie* », les comportements et positionnements découlant de la perspective d'un effondrement global tout en dépassant le cadre strict des sciences. Cette nouvelle sagesse insiste sur l'importance de l'entraide, la réciprocité, la confiance, la sécurité et l'équité. La collapsosophie intègre pleinement la spiritualité, indispensable pour aborder la fin d'un monde capitaliste fondé sur la domination et l'exploitation de la nature et des êtres qui la composent. Ce changement de posture est indispensable pour changer notre vision du monde. Se rapprocher du vivant, revenir à son *soi sauvage*, cesser de dénigrer les expériences sociales en cours à travers le monde dans les zones à défendre, changer notre regard sur les migrants – que nous serons peut-être amenés à devenir : « *Tout cela ne nous vaccinera pas contre un avenir catastrophique, cela nous permettra en revanche de le vivre de manière moins catastrophique.* »

Adrien Tallent

***L'Arme invisible
de la Françafrique.
Une histoire du franc CFA***
**Fanny Pigeaud et Ndongo Samba
Sylla**
La Découverte, 2018, 234 p., 18 €

Officiellement franc de la Communauté financière d'Afrique, le sigle mystérieux désignait, à sa création en 1945, le franc des Colonies françaises d'Afrique. Malgré ce changement de nom, l'objectif et les conséquences sont restés les mêmes : contrôler économiquement ces territoires et drainer leurs ressources, laissant ainsi les quinze pays concernés dans un rapport de dépendance avec la France. « *La France fut la seule ex-puissance coloniale à maintenir sa zone monétaire en Afrique.* » Évidemment, le discours a changé : « *la France est là en amie* », disait Michel Sapin en 2017 en évoquant une promesse – intenable – de garantie. « *Toutes les fondations du système CFA reposent ainsi sur un jeu de dupes.* » Nombreuses ont été les tentatives de sortir du système mais, à chaque fois, la France est parvenue à les décourager, allant jusqu'à déstabiliser certains États. Depuis les indépendances, la France a su périodiquement lâcher du lest et multiplier les écrans de fumée afin de conserver l'essentiel de ses prérogatives. Par sa représentation, équivalente à celle des pays africains,

dans les institutions monétaires de la zone CFA, par la gestion directe de la monnaie et du fameux « *compte d'opérations* » par le Trésor français, par sa proximité avec le FMI et par le fait que le franc CFA est arrimé à la monnaie française, Paris tient toutes les rênes du dispositif. Pourtant, le fait que le cours du franc CFA soit fixé par indexation sur le franc et surtout l'euro, monnaie forte, pose un problème majeur puisque « *l'on demande aux économies africaines d'être aussi compétitives que les meilleures économies européennes* ». La France considère en fait le franc CFA comme son arme principale pour assurer la continuité de la « *Françafrique* », système de domination qui contribue à lui fournir des marchés privilégiés, des matières premières et une place dans la diplomatie internationale. Dans un contexte d'augmentation de la présence de la Chine et de l'Inde, le monde des affaires français n'a aucun intérêt à voir le dispositif changer. Mais grâce au franc CFA, la France a également des moyens de pression, de répression et de contrôle politiques sur les pays africains de la zone, dont les autorités s'abstiennent de critiquer le dispositif pour assurer leur maintien au pouvoir. Néanmoins, une réforme profonde du franc CFA est nécessaire à leur développement. Des articles, manifestations, émissions, mouvements sur les réseaux sociaux et conférences en Afrique

et en France remettent en cause ce système et passent outre les élites dirigeantes africaines trop « *françafri-canisées* ». Bien que les autorités françaises, Emmanuel Macron en tête, se disent prêtes à moderniser le système CFA, elles ne semblent pas disposées à relâcher leur emprise. Des scénarios de sortie sont pourtant envisagés et la pression démographique du continent africain rend inévitable la fin de ce système archaïque, qui relève plus du post-colonialisme et de la « *françafric* » que de l'aide au développement.

Adrien Tallent

En prison, paroles de djihadistes

Guillaume Monod

Gallimard, 2018, 192 p., 18,50 €

Le lecteur sera surpris de ne trouver dans cet ouvrage aucune analyse des liens entre djihadisme et psychiatrie, et aucun contre-discours, scientifique et républicain. Au contraire, il y lira des références philosophiques, cinématographiques, historiques qui ancrent le djihadisme dans une histoire culturelle, au lieu de souligner, encore et toujours, son caractère inédit et incompréhensible. Les djihadistes sont en effet comparés, tour à tour, aux héros hollywoodiens, à Saint-Just, à un certain fondamentalisme protestant, aux libertariens américains,

aux prospecteurs d'or en Californie ou encore à l'extrême gauche. La thèse de Guillaume Monod est la suivante : la conviction djihadiste n'est ni théologique ni politique comme on le prétend, elle est mythologique. En témoigne le désintérêt de ses adeptes pour l'histoire du monde arabe et son rayonnement (âge d'or arabo-andalou, guerres de libération nationale, décolonisation). Certes, la solidarité avec les rebelles en Syrie, enhardie par l'hypocrisie des politiques occidentales, est un facteur central du discours des djihadistes. Mais parmi les éléments dont on parle moins, le fantasme du héros et l'injonction à la virilité contribuent fortement à leur engagement. La Syrie apparaît comme une espèce de paradis mondain, lavé de la souillure et... de l'impôt. Et pour être idéaliste, le djihadiste n'est pas un fou. Il faut considérer son engagement comme un choix rationnel. Dès lors, Guillaume Monod propose une analyse convaincante des raisons philosophiques de la « *pensée djihadiste* », empruntée pour l'essentiel à Plotin. Chez ce dernier, la matière est le mal parce qu'elle est séparée de l'Intellect et empêche le retour vers l'Un. C'est en vertu de l'attachement à l'idée de matérialité du mal que le djihadiste pense pouvoir l'éradiquer en détruisant des vies humaines. On le voit, pour l'auteur, ces « *paroles de djihadistes* » méritent d'être considérées parce qu'elles sont

sensées. Par des chiffres et témoignages, l'auteur montre que le djihadiste n'est ni un analphabète à qui on aurait « *lavé le cerveau* », ni un pervers qui nourrit une fascination morbide pour la mort : leur engagement est une adhésion et non un embrigadement. Cette observation est essentielle parce qu'elle exige de la démocratie qu'elle se mette à la hauteur des cris d'indignation qu'elle génère en son sein. En effet, la démocratie elle-même n'est pas à l'abri de la « *radicalisation* » de ses principes, « *rien d'autre que la forme républicaine du takfirisme* », comme en témoigne la considération de la déchéance de nationalité.

Margaux Cassan